UNE VIE: LA MIENNE...



Chapitre I

Je suis né presque à mi-chemin entre la fin d'un premier grand conflit mondial (1918) et le début d'un second ...encore plus mondial (1939), dans un village chef-lieu de canton de campagne comptant alors un petit millier d'habitants (aujourd'hui environ 1600 habitants). Mes parents étaient agriculteurs, fils et fille d'agriculteurs. Ils ont eu avant moi deux filles, ma sœur aînée, née avant la première guerre, et ma deuxième sœur née quelques années après la première Armistice. Il est à noter que mon père a participé entièrement à cette guerre et en est sorti intact physiquement.



Ma sœur aînée, étant pratiquement adolescente (12 ans) à ma naissance, je vécus peu avec elle : son certificat d'étude en poche, elle quitta l'école et partit assez rapidement à la ville moyenne la plus proche pour être placée chez un gros industriel et châtelain en un emploi que l'on qualifierait maintenant de «gens de maison » alors qu'en ce temps, on disait simplement «bonne ». Cet emploi, valorisant pour l'époque, avait été obtenu grâce aux nombreuses relations et amis de mon père, qui entretenait notamment de très bonnes relations avec le maire, camarade de guerre. Fort bien vue et traitée par ses patrons, elle y resta jusqu'à son mariage, 5 ou 6 années plus tard. Lorsque j'atteignis l' « âge de raison », il m'arriva d'aller rendre visite à ma sœur « au château » avec mes parents et d'y jouer avec les petitsenfants du patriarche. Ce dernier, ainsi que sa fille et son gendre entretenaient des rapports très corrects avec leurs employés, autant avec les domestiques de maisons qu'avec les ouvriers à l'usine.

La petite ville n'étant qu'à une quinzaine de kilomètres de notre village, les contacts avec ma sœur aînée étaient assez faciles et fréquents malgré les difficultés de communication inhérents à l'époque.



Mais à notre plus grande joie, mon père fit l'acquisition d'une automobile alors que j'étais encore tout enfant! Il était peut-être le seul agriculteur du village à l'époque à posséder un tel moyen de locomotion...ce qui ne signifiait nullement que nous étions les plus riches!!!

Outre sa profession principale d'agriculteur, mon père était musicien et faisait partie de la formation la plus réputée du comté, animant les nombreuses fêtes d'une assez vaste région.

Avec trois ou quatre excellents amis, ils formaient un groupe exclusivement de « cuivres » : piston, baryton, saxophone, basse, clarinette...La qualité de ce groupe était reconnue et très sollicitée, ce

qui les obligeait souvent à parcourir pas mal de kilomètres et à ne rentrer dans leur foyer respectif qu'à la fin des trois jours de fête traditionnelle.

Ayant appris la musique jeune, mon père avait effectué son régiment dans la musique militaire et avait participé, me racontait-il, à des concerts publics dans les villes les plus proches, ainsi qu'à des formations d'accompagnement d'Opéras au casino. Pour effectuer les déplacements dans le cadre de ces animations musicales, il y avait bien-sûr la bicyclette mais je me souviens aussi fort bien que, avant de posséder l'auto, mon père se servait d'une espèce de « tricycle » avec moteur. Il ne portait certainement pas tout l'orchestre mais au moins deux hommes ainsi que les instruments et les partitions...J'ai bien l'impression que ma deuxième sœur et moi-même avons fini la carrière de cet engin à travers les sentiers et les près de la ferme !!!

En ce qui concerne les diverses activités de mon père, je me souviens à peine qu'il a effectué un temps le transport du courrier de la gare au bureau de poste, en voiture attelée d'un cheval; au niveau des loisirs, il a aussi quelque peu fréquenté les courses landaises de la région en qualité... d'écarteur, au grand désespoir je pense de sa mère et de sa femme!

Chapitre II

Notre ferme était située à 3 kilomètres du bourg, au bout d'un chemin de terre et de cailloux, d'une longueur de 600 mètres, qui le reliait à la route départementale desservant le village. Notre premier voisin se situait à près d'un km de notre maison, un autre à l'opposé, accessible à travers champs et bois à environ 800 mètres, c'est pour dire notre isolement. De plus, notre chemin d'accès, assez plat sur les trois quarts de son parcours, se terminait en arrivant sur la ferme par une côte très abrupte, à la fois difficile pour la traction animale et pour nos propres déplacements, nous obligeant à monter à pied en poussant la bicyclette. Sans compter que lorsqu'un gros orage éclatait, il faisait dévaler des trombes d'eau, ravinant terre et gravier qui se retrouvaient en bas et qu'il fallait remonter à la brouette et à la pelle pour les remettre dans les excavations crées par la pluie ... en attendant la prochaine fois. Il ne pouvait être question de goudron, les départementales n'étaient pas toutes goudronnées, ni compter sur les interventions des cantonniers, cette portion de chemin étant incluse dans le domaine privé, la partie plane étant un chemin rural séparant les territoires de deux communes.

-Une petite incursion dans le présent : cette portion de voie n'est toujours pas goudronnée, mais ceci par la volonté des nouveaux propriétaires de la maison, des membres de ma famille mais qui résident en ville et s'en servent de résidence secondaire : ils souhaitent qu'elle garde son cachet rural de toujours ! mais ça n'empêche pas les orages de faire encore des dégâts...

(Depuis que j'ai écrit ces lignes, quelque temps a passé et la maison ainsi que les terres ont changé de propriétaire, suite à la vente globale de la propriété, décidée conjointement par les trois tenants, mes deux sœurs et moi-même.)

Outre la maison qui comportait trois vastes pièces, une cuisine et deux chambres, un couloir au rez-de-chaussée, ainsi qu'un vaste grenier dans un coin duquel me fût aménagée une nouvelle chambre pour mes 11 ans, deux bâtiments d'exploitation (en fait des granges) y attenaient presque, séparées par la traditionnelle cour. Le premier, très grand, servait d'étable sur sa moitié, et de hangar à matériel et récoltes sur l'autre moitié (on y abritait aussi l'automobile la nuit). Le second bâtiment, plus petit, abritait surtout le bois de chauffage ainsi qu'un atelier de bricolage. Reliant les deux, les « souts » à cochons et canards surmontés des volières des poules. Pour continuer sur les animaux, deux bœufs et une dizaine de vaches constituaient le cheptel bovin. On possédait environ une douzaine d'hectares de terres cultivables, plus 5 ou 6 ha de bois et touyas/taillis. Les terres étaient de qualité et de fertilité variables, certaines en pente, d'autres très argileuses, et le travail avec les moyens de l'époque n'était pas facile et pas toujours rentable.

Chapitre III

Bon élève à l'école communale, quasiment toujours premier de ma classe, je passai mon certificat d'études à l'âge de 11 ans et demi. J'avais fait ma communion solennelle un an auparavant; à l'issue de celle-ci, le curé de la paroisse qui me portait amitié et estime, avait tenté de déceler en moi des possibilités de vocation pouvant me diriger vers le séminaire, mais je ne le suivi point sur cette voie.

De même après mon certificat d'études, l'instituteur encouragea mes parents à me diriger au moins vers le Cours Complémentaire à la ville voisine, mais mon père s'y opposa : il tenait à me garder à la ferme pour l'aider. Je reconnais que sur le moment, je n'en fus pas fâché car malgré mes dispositions à l'étude, je n'aimais pas particulièrement l'école. Ca n'empêcha pas que pendant les années qui suivirent, tout en travaillant à la ferme, je lus énormément , n'importe quoi, tout ce qui me passait à portée de main, m'intéressant à la fois à toutes les actualités (journaux) autant qu'aux romans...à l'eau de rose. Je pense que cela me servit bien dans le futur.

Concernant mes années d'école communale, celle-ci se situant à plus de 3 kilomètres du domicile, j'y allais d'abord à l'âge de 5 ans porté sur le porte-bagage de ma sœur aînée, ce vélo me revint d'ailleurs lorsqu'elle eut passé son certificat d'étude. Il m'arriva à mon tour de porter des camarades situés sur mon trajet et qui étaient à pied.

Pour le repas de midi, il n'y avait bien-sûr pas de cantine municipale, on s'amenait la « gamelle » de la maison et on mangeait chez deux vieilles dames, amies de mes parents, domiciliées assez près de l'école ; un peu plus tard, je fus mis en demi-pension chez les parents d'un de mes camarades, également très amis de ma famille, et je mangeais leur menu sans me soucier bien entendu des conditions de rémunération ou compensation.

Durant la plus grande partie de cette période d'avant la seconde guerre, notre éclairage de nuit était constitué de lanternes à pétrole et de bougies, à la maison comme à l'étable. L'électricité nous arriva en 1938 (alors que le bourg était déjà desservi depuis plusieurs années). En fait, ma sœur aînée s'était mariée avec un homme qui était policier à Bordeaux mais qui avait passé toute sa jeunesse dans des métiers de l'artisanat : c'est donc lui qui nous installa à moindre frais toute l'électricité : quel changement ce fût dans notre vie !!!

Nous arrivons ainsi à la veille du second conflit mondial : ces années (environ 12) ont



été pour moi assez heureuses : nos parents, peu fortunés mais travailleurs, n'ont laissé leurs enfants manquer de rien ; ils savaient sortir du train-train quotidien auquel se résignaient trop de familles, grâce notamment à l'auto qui nous amena même jusqu'à la mer!

L'isolement de notre habitation était néanmoins assez relatif car les relations avec les voisins, les amis de mes parents et de la parenté pas très éloignée, étaient fréquentes et chaleureuses. Même à pied ou à bicyclette, les occasions de visites reçues ou rendues étaient légion : fêtes locales, pèle-porc, battage de blé, « espérouquères » (dépouillage) de maïs etc. Bien entendu, il y avait aussi des périodes de « brouilles » avec certains voisins, mais toujours sans gravité

et qui finissaient par s'estomper avec le temps. Par exemple, il me revient en mémoire un épisode peu connu de la vie familiale : mon père avait une sœur, mariée et résidant à une trentaine de kilomètres de chez nous. Au moment d'effectuer les « arrangements de famille » après le décès de mes grands-parents (que je n'ai pas connu), les exigences de ma tante furent telles qu'aucun accord ne fut possible et il s'ensuivit une brouille IRREVERSIBLE ! Je n'ai vu ma tante qu'au décès de mon père : je l'avais prévenue avec l'accord de ma mère : elle était déjà veuve, et nous ne l'avons jamais revue par la suite. Elle avait un fils plus âgé que moi et qui n'était autre que ...mon parrain ! Je ne l'ai jamais rencontré et donc connu car ni l'un ni l'autre n'avons jamais fait la démarche qui aurait pu nous rapprocher...

Mêlé à d'autres enfants, camarades et cousins, je participai dans toute la mesure du possible, compte tenu de l'âge, et c'était



possible, compte tenu de l'âge, et c'était d'énormes galopades et rigolades. J'avais une grande passion pour le sport et la littérature sportive : le Tour de France, le foot et le rugby n'avaient guère de secret pour moi. J'apprenais aussi beaucoup en assistant aux matches de l'équipe locale de rugby...ce qui nous servait de modèle pour nos propres matches acharnés à l'école ou sur la place du village.

Par contre, en terme de loisirs, je ne fus jamais attiré par la musique, au grand désespoir de mon père qui m'avait fait donner des cours de solfège et qui m'avait même offert un accordéon (diatonique) mais qui ne me servit guère.

A peine âgé de 10 ans, je m'intéressais déjà à la politique dans le sillage de mon père, lequel, sans jamais briguer un poste de conseiller municipal par exemple, s'impliquait vigoureusement dans le soutien à ses amis : à la mairie le médecin de famille, à la députation : le maire de la ville voisine qui était son ancien compagnon de guerre. Et si alors les femmes ne votaient pas, les discussions et arguments entre hommes étaient rarement de haute tenue car le vin généreusement distribué chauffait plus que les idées... qui étaient souvent changeantes...sauf celles de mon père!

Qui soupçonnait alors que ce type de querelles ne serait plus de mise durant quelques années noires où il allait être dangereux de paraître s'écarter de « la pensée unique » ?

Chapitre IV

Je n'avais pas atteint ma 13^{ème} année lorsque débuta une nouvelle guerre qui devait durer près de six années (1939/1945). Les premiers mois, assez calmes sur le front, le furent d'autant plus chez nous, à l'autre extrémité du pays. Le plus touché moralement fût mon père, comme sans doute tous les anciens combattants de la précédente, qui n'avaient rien oublié : comment l'auraient-ils pu car tout au long de la période de paix, les rassemblements de ces hommes, que ce soit au dehors lors de fêtes ou chez soi pour des travaux collectifs, les conversations tournaient inévitablement autour de leurs souvenirs du front. Que de récits ai-je entendus dont des bribes sont encore dans ma mémoire!

Mais rapidement vint la « période noire ». Notre armée vaincue, l'ennemi occupait une grande partie du territoire ; il s'arrêta néanmoins (provisoirement) à quelques kilomètres de notre village, 15 kms à l'ouest et 7 ou 8 kms au nord pour être précis. Pendant quelques temps, on vit des soldats français, démoralisés, se rassembler au bourg avant d'être

démobilisés et de pouvoir rentrer chez eux, souvent en zone « occupée »(je me souviens que beaucoup étaient Bretons). Avant eux, étaient aussi arrivées des familles du Nord du pays qui

avaient fuit l'avancée de l'ennemi. Recueillies dans des familles ou des logements vides, elles restèrent un temps variable en fonction de leur possibilité de retour chez elles. Cette situation dura un peu plus de deux années. Si nous nous estimions heureux de ne pas

être « occupés », nous avions néanmoins des échos de la vie dans l'autre zone où nous avions des amis ou de la famille (ma sœur aînée et son mari vivaient à Bordeaux). Il n'était guère plus possible d'aller au marché de la ville voisine : il fallait un « ausweis »(laissez-passer), pas facile à obtenir et qu'on ne tenait pas tellement à demander, vu que l'on voulait au maximum éviter tout contact avec l'ennemi...

Nous devions néanmoins subir les rigueurs d'un régime nouveau et autoritaire ; la municipalité élue fût vite remplacée par une « délégation spéciale » (il y en eu trois en quatre années...). Les paysans comme nous furent l'objet de réquisitions d'animaux comestibles : vaches, cochons...qui nous étaient payés au prix...faible. Mais dans les villes, on souffiri vite du manque d'alimentation et nous étions considérés comme des privilégiés ; ce qui amenait les citadins à nous rendre des visites intéressées !!! Si certains en profitèrent pour majorer les prix et entrer ainsi plus ou moins dans « le marché noir », j'ai la fierté de pouvoir assurer que ce ne fût pas le cas chez nous, l'honnêteté de mes parents restant leur ligne de conduite.

Pour nous les jeunes, il résultait de la situation que les distractions étaient rares : plus de fêtes, ni de bals (enfin, quelques uns clandestins...), mise en place d'un couvre-feu à l'entrée de la nuit...ce qui provoqua le retour en force du sport : d'abord le football au sein d'un patronage « Les Aiglons d'Arthez », animé par le curé du village, pué il e rugby qui était en sommeil depuis plusieurs années, refit surface. Il y eut aussi des compétitions d'athlétisme, un sport encouragé par les autorités de l'époque qui voulaient une jeunesse « saine ». Personnellement, c'est vers ma 15 ème année que je pus intégrer vraiment les équipes choisies et y tenir un rôle, je, crois , assez positif, car le sport était ma PASSION...

Les difficultés de déplacement pour assurer les rencontres sportives furent problématiques pour tous : très peu de voitures purent rouler pendant cette période, faute de carburant (la nôtre cessa définitivement sa carrière) et si les bicyclettes étaient en bon état au début, elles pâtirent ensuite du manque de pneus et de pièces de rechange...Un peu plus tard, des autos purent rouler au charbon de bois, ou au gazogène : certains déplacements vers d'autres villes pourtant peu éloignées furent épiques !

Outre les soucis d'adaptation aux nouvelles et difficiles conditions de vie, quel était l'état d'esprit de la population ?

Difficile à définir vu mon jeune âge et le recul dans le temps. Néanmoins, je pense pouvoir en définir les grandes lignes : à la honte de la défaite, deux choses s'opposaient : chez beaucoup de personnes, la confiance en un nouveau chef de l'Etat, grand soldat de la guerre précédente , diminua et disparut plus tard chez la plupart, et d'un autre côté, l'espoir en un Général, inconnu au départ et qui se trouvait à LONDRES, d'où il appelait à l'espoir et à la résistance.

Dans notre ferme isolée où nous avions acheté notre premier poste radio au début de la guerre, nous écoutions tous les soirs Radio-Londres : le son était brouillé, mais on parvenait tout de même à comprendre l'essentiel et notamment lors de l'émission « les Français parlent aux Français ». Nous n'étions certes pas les seuls mais en agglomération, il fallait être très prudent car c'était évidemment interdit.

Pour nous, le choix avait été facile car notre père, bien qu'ancien combattant, n'aimait pas le Maréchal et je me souviens fort bien de sa phrase favorite : « dans les tranchées, j'ai vu Clémenceau, mais je n'ai jamais vu Pétain!!! »(nota : depuis le début de mon récit, je n'ai jamais cité de Nom Propre et ces deux seront les seuls)

Début novembre 1942, nous apprenions que les Américains avaient envahi l'Afrique

du Nord française; le 11 novembre, un bruit sourd de convoi motorisé sur la route à quelques kilomètres nous apprit que nous étions à notre tour occupés. Me rendant au bourg, je constatai en effet qu'une unité de soldats ennemis s'y installait. Une nouvelle forme de vie débutait alors. Je n'en retiendrai que quelques souvenirs, notamment en une fin de journée, gardant le troupeau de vaches, je vis pénétrer sur le chemin menant chez nous, un groupe de soldats en

armes et avec un véhicule blindé (léger je crois) ; ils arrivèrent à la maison où j'étais déjà rentré prévenir mes parents et ma sœur. Leur chef nous fit comprendre qu'ils allaient passer la nuit (ils étaient en manœuvres) à la grange sur la paille, le foin et même...les thuies (litière des vaches)! Ils s'installèrent, on n'avait pas le choix. L'un deux nous regarda traire les vaches, caressa un veau et demanda « nich cheval ? » ; il n'avait vraiment pas l'air méchant. Le travail terminé et rentrés dans la maison bien verrouillée, un moment plus tard on essaya d'ouvrir la porte, et n'y parvenant pas, on frappa : j'allais ouvrir et vis le chef accompagné du soldat cité ci-dessus qui demandaient à entrer, sans être menaçant. Ils s'assirent et demeurèrent un bon moment en conversant dans la mesure du possible. Toute la troupe partit le matin sans aucun incident. Durant l'année où l'unité resta dans la commune, ce fût notre seul contact direct avec eux, on ne peut pas évidemment en dire autant de tous les habitants du bourg!

Un jour, un avion allemand venant de Pau et patrouillant sur la région s'abattit accidentellement dans un bois à environ 2 kilomètres de chez nous; le pilote, qui était seul, n'était pas blessé et en attendant qu'on vienne le secourir, le lieu de l'accident fût envahi par une foule de curieux (moi y compris), ainsi que les gendarmes et la personne qui faisait office de maire. Il se trouvait parmi nous une jeune fille qui parlait la langue du pilote et permit une conversation avec lui (on apprit plus tard que cette fille d'une famille arthésienne aujourd'hui disparue travaillait en ville dans les services de l'occupant...elle disparut d'ailleurs avec eux lorsque la défaite les obligea à partir). Le pilote fût récupéré par les siens, ainsi que la carcasse de l'avion.



Plusieurs mois avant la libération, cette unité était partie et nous n'avions plus à faire qu'à des patrouilles motorisées dont il fallait quand même se méfier, surtout la nuit. Alors que les « maquis » des résistants commençaient à se manifester, notamment en faisant sauter les voies de chemin de fer, nous fûmes un certain nombre de jeunes (j'avais 17 ans) à être réquisitionnés pour aller...garder les voies la nuit ! J'ai dû y aller deux ou trois fois, et notre souci sur place était de nous installer au mieux pour ...dormir à la belle étoile.

J'ai évoqué le maquis dont l'action s'intensifiait. Le bruit d'un combat à la mitraillette et au fusil nous parvint un jour d'assez loin, et quelques instants plus tard passa chez nous une unité de maquisards parmi lesquels deux de mes amis un peu plus âgés, et dont je savais qu'ils étaient engagés depuis peu de temps. Ils se repliaient après avoir attaqué un convoi ennemi sur la grande route; j'ai pensé par la suite que nous avions eu la chance que cet ennemi était alors trop faible pour les poursuivre, car il y aurait eu de sérieux « pots cassés ». Les deux maquisards burent un verre de vin avant de continuer vers leur cantonnement, une vieille grange en pleine nature.

Ce qui m'amène au récit d'un autre combat qui se déroula alors que nous pensions être déjà libérés et avions même déjà commencé à le fêter!
Une colonne Allemande qui espérait encore pouvoir rejoindre ses amis au combat à travers

tout un pays en effervescence, traversait notre cité et se heurta à des soldats FFI; ceux-ci engageant le combat sans doute prématurément, permirent à la colonne de se réfugier dans un bâtiment industriel. Hélas! trois hommes y travaillaient à ce même instant, et n'eurent guère le temps de réaliser ce qui se passait: l'officier ennemi qui pénétra le premier dans le bâtiment, en abattit froidement deux et le troisième ne dût son salut qu'à sa présence d'esprit qui le fit se cacher et s'armer de patience pour demeurer dans une position très inconfortable durant les longues heures de combat. Les victimes avaient 87 et 29 ans.
Finalement, les assiégés finirent par être faits prisonniers; deux des leurs avaient été tués et

furent inhumés au cimetière local (leurs corps ont été exhumés dans les années 60 pour être ramenés dans leur pays). L'officier meurtrier fût jugé quelques temps plus tard.

Puis ce fut enfin la clôture de la « période noire » et durant quelques jours, on fit la fête avec bals publics, enfin! (mes premières danses...). Une municipalité provisoire, en attendant les élections, fût mise en place et mon père en fit partie. Mais la guerre n'était pas finie et il fallut attendre encore plusieurs mois avant de reprendre une existence à peu près normale: j'avais 18 ans et demi!!!

Chapitre V

Du retour de la paix à mon départ au régiment, il s'est écoulé environ un an et demi. Durant ces années, nous avons repris un rythme de vie à peu près normal : déplacements sans problèmes, sauf celui des transports en commun : un car se rendait aux deux villes les plus proches une fois par semaine ; certains avaient une auto et rendaient service, sinon, on abattait des kilomètres ... à vélo, surtout pour les retours de bals et fêtes de village.

Une des premières fètes après la guerre fût organisée par les prisonniers de guerre (ACPG) retours de captivité, qui s'étaient regroupés en association .

Malgré mon penchant pour le rugby, je jouais au football... pour convenance personnelle (un peu au rugby néanmoins).

Le moment venu, on réorganisa le carnaval, qui consistait en un bal chaque dimanche aprèsmidi dans une salle de bistrot, du 1° janvier au mardi-gras; à cette date, se déroulait un grand défilé costumé pour récolter de l'argent qui servait à subventionner un vrai orchestre de musiciens.

C'est à cette époque là que ma deuxième sœur se maria avec un homme qui était agriculteur/courtier en bestiaux et ...rugbyman. Il était du village donc ils restèrent à proximité. Je fus tonton peu avant d'être mobilisé : c'était un garçon. Je l'avais été un peu de temps auparavant chez ma sœur aînée qui eut un garçon également après plus de 8 ans de mariage!

Et un début du mois de décembre, je partis à l'armée le cœur léger ; en effet, j'y voyais l'occasion de voir du pays même si je ne savais pas où on allait m'envoyer. Je n'avais jamais dépassé Bordeaux! J'y voyais aussi l'occasion rêvée de changer de mode de vie car je n'avais guère l'esprit « paysan », et l'idée d'une carrière dans l'armée ne me déplaisait pas. Je devais vite déchanter! Une discipline imbécile et partiale à laquelle j'étais loin d'être habituée me rebutait, et le fait d'avoir été envoyé en Alsace au début d'un hiver très rigoureux alors que lors des tests, j'avais demandé l'AFN en paix à cette époque, n'arrangea rien.

Mais jeune, on s'habitue à tout et j'en garde tout de même quelques bons souvenirs : défilé à Colmar devant le Libérateur de la ville, à Strasbourg devant un certain Général dont la carrière politique était loin d'être terminée, et aussi à Paris devant le gouvernement de

l'époque ; je découvris ainsi la capitale durant deux séjours de deux semaines chacun, dus à des évènements chocs pour lesquels on avait déplacé mon régiment. Pour l'anecdote, j'ai dû monter la garde à l'intérieur des usines Renault pendant que de l'autre côté de la grille, les ouvriers en grève nous envoyaient ... « des compliments ». Le pire était qu'au fond de moimème, j'étais plutôt de leur côté!!!

Je trouvais quand même le temps de visiter beaucoup de lieux et même de rendre visite à deux copains Arthéziens qui travaillaient à Paris, l'un aux PTT et l'autre en usine ; je me débrouillai tout seul pour les trouver.

Passé l'hiver, je reconnus que l'Alsace était une belle région que je visitais autant que je pus (je devais y revenir plus tard à trois ou quatre reprises). J'avais quelques bons copains que la vie et la quille nous avaient séparés: trois d'entre eux ont repris contact avec moi...40ans

plus tard... alors que j'étais à la retraite. Un habite en Moselle, un dans la Loire (ces deux sont venus chez moi) et un autre dans l'Aisne, avec qui nous n'avons pas pu nous revoir. Pour ma part, j'ai eu l'occasion de me rendre chez le premier en Moselle et j'ai revu le second lors d'un voyage en Ardèche.

Durant les quinze mois de service, je n'étais revenu au pays que deux fois. Je revins définitivement au lendemain d'un carnaval mémorable à Colmar sans avoir décroché le moindre galon. Un arrêt chez ma sœur aînée dans sa ville et la vie reprit son train-train à la ferme mais dans des conditions qui n'allaient pas tarder à se dégrader

Chapitre IV



Ma mère, que je n'ai guère eu l'occasion de citer jusqu'ici car c'était une femme vaillante et surtout discrète, tomba malade en se paralysant d'un genou. Avec les moyens de l'époque, on ne put lui rendre sa mobilité; on « sécha » l'articulation rendant la jambe raide : elle subit le plâtre, l'appareillage...De retour à la maison enfin « libre », elle supporta vaillamment cet handicap (elle vécue avec pendant encore...30 années).

Aussitôt après, ce fût mon père dont la santé était depuis toujours fragile, qui dut être hospitalisé puis opéré à deux reprises avec un maigre résultat. Il traîna, déclina progressivement physiquement et surtout moralement durant quatre ou cinq années, avant de mourir à l'âge de 69 ans(1955).

A mon retour de l'armée, je repris le sport, et je faisais aussi du théâtre, autre activité du patronage qui devait se développer plus tard sous une autre forme. A cause de la santé précaire de mes parents, je dus arrêter toutes ces activités, vue que j'avais l'entière responsabilité de la ferme. Ma sœur qui avait déjà plusieurs enfants et des beaux-parents âgés à s'occuper, ne pouvait guère apporter son aide.

Pendant cette période d'une dizaine d'années de ma vie, il ne se dégage rien de spécial si ce n'est le sentiment d'une jeunesse en grande partie gâchée. Je passai la majeure partie de mon temps en tête en tête avec ma mère, isolés dans notre maison. Ma mère s'ennuyait beaucoup, je l'amenai au bourg sur le porte-bagage de mon vélo. Quand je recommençai à sortir le soir

après le décès de mon père, je devais amener ma mère chez une voisine : elles veillaient jusqu'à mon retour !!! Avec le recul, cela me paraît inimaginable et pourtant...

Ma principale distraction en ce temps là, et qui devait bien me servir par la suite, était la lecture.

Il se produisit à l'époque dans la région un véritable bouleversement avec la découverte du gisement de pétrole/gaz à quelques kms de chez moi. Je me souviens du premier accident grave (explosion de puits) et du « pompier » Américain qui vint intervenir et qui logea dans un hôtel de la commune.

Il y eut beaucoup d'emplois crées, d'abord dans les entreprises du chantier qui permettait la construction des usines, ensuite dans les sociétés d'exploitation. Comme beaucoup de mes amis et connaissances, et même des agriculteurs, j'aurai sans doute du aller y prendre un emploi, mais cela impliquait d'abandonner complètement la propriété puisque personne ne m'y secondait et de laisser ma mère seule toute la journée avec un risque certain de

dépression. Je laissai donc passer cette opportunité de changer de vie sans savoir qu'une autre, plus conforme à mon tempérament, allait heureusement se présenter. Oui, heureusement car le métier d'agriculteur se modernisait à grande vitesse, et je commençais à être vraiment largué, n'ayant ni les moyens ni le goût de suivre le mouvement.

Un jour, le médecin de famille me fit appeler à son cabinet, sans motif médical. Il m'expliqua qu'il avait décidé de postuler au poste de maire de la commune se jugeant plus apte que l'équipe en place depuis la libération à profiter de la nouvelle conjoncture. Et à cet effet, il me proposa, s'il était élu évidemment, de prendre le poste de secrétaire de mairie à ses côtés, à ma grande stupéfaction. En effet, la titulaire du moment, une femme, prenait de toutes façons sa retraite). Après un délai de réflexion nécessaire, j'acceptai sa proposition et j'entrai dans mes nouvelles fonctions.

Ainsi se termine la première période de ma vie que je serais tenté d'appeler « Bareille »...

Avec chacune de mes sœurs, pendant la guerre...



